

Quelques mots sur les versions basques du Cantique des Cantiques⁽¹⁾

*A la mémoire vénérée de mon
grand-père D. de Saint-Jayme.*

Après avoir remercié l'Assemblée des professeurs de la Faculté des Lettres et le Conseil de l'Université de Paris, nous avons rendu hommage au prince Louis-Lucien Bonaparte, a van Eys, à Broussain, ainsi qu'à l'abbé M. Landerreche, aux membres de l'Académie de Langue basque, et à MM. Schuchardt et Meillet pour les obligations que nous leur avons, et continué ainsi:

..... Messieurs, nous aurions voulu exposer ici les rudiments du basque. Cependant—vous le savez—cette langue est fractionnée en une multitude de parlars locaux ayant tous droit à l'existence et tous égaux devant la recherche scientifique. D'autre part, elle est connue en gros depuis quatre siècles, et le basque du xvi^e diffère assez sensiblement de celui d'aujourd'hui. Si donc nous avons choisi comme sujet d'étude un parler moderne ou un texte ancien, ç'aurait été mutiler cette pauvre langue qui ne l'est que trop par la persistante invasion romane. Mais se livrer à une étude comparative de tous les dialectes, n'eût-ce pas été singulièrement aventureux? Le fait que personne, depuis la *Grammaire comparée* de van Eys (1879) et la *Gramática* de M. Campion (1884) n'ait osé composer une étude d'ensemble comparée de *l'eskuara* est assez éloquent par lui-même pour que nous n'y insistions pas longuement. Il nous a semblé que la difficulté pourrait, en quelque sorte, être tournée par un subterfuge: nous nous sommes demandé s'il ne conviendrait pas, pour donner une idée globale de la langue basque, d'expliquer comparativement des textes de différents dialectes. Mais quels textes choisir? Il fallait, de toute nécessité et la mort dans l'âme,

(1) Extrait d'une Leçon d'Ouverture d'un cours libre de langue et littérature basques (Sorbonne, 9 janvier 1924).

prendre des traductions, ce qui est malheureusement toujours un peu artificiel, car une langue est faite avant tout pour qu'on s'en serve et non pour servir d'interprète à une autre langue. Et alors, quelles traductions? Ici nous n'avions que l'embarras du choix. Outre qu'il existe une foule de livres de piété en divers dialectes basques, et cela depuis le xvii^e siècle, le prince Louis-Lucien Bonaparte a fait exécuter des traductions par dizaines, non seulement dans un grand nombre d'idiomes et de patois de l'Europe, mais encore dans de nombreux parlers et dialectes basques plus ou moins littéraires. Il les faisait faire avant tout pour son usage personnel: il était, en effet, avide de comparaisons linguistiques. Toutefois, il en a publié une assez grande partie, les unes tirées à très petit nombre, dont deux ou trois à un seul exemplaire, les autres—et c'était le cas le plus fréquent—à deux cent cinquante exemplaires qu'il vendait des prix fabuleux, sans doute pour décourager les profanes. Parmi ces traductions, celles du *Cantique des Cantiques* attribué à Salomon nous ont paru les plus propres à servir de base à des recherches comparatives, le livre de Ruth et celui de Jonas étant peut-être un peu courts pour une quinzaine de leçons. Elles sont au nombre de treize, mais comme nous le verrons, on peut les ramener à neuf, quatre d'entre elles n'étant que des rééditions améliorées. Examinons brièvement chacune d'elles, en commençant par celles qui ont été imprimées. La première en date parut en 1858, sous ce titre: *Canticum Canticorum Salomonis tribus Vasconicæ linguæ dialectis in Hispania vigentibus versum. Opera et studio Joseph A. de Uriarte et Ludovici L. Bonaparte.. Londini 1858.* C'est un in 4.^o de 4 feuilles ½ imprimé à trois encres, noire, rouge et verte, tiré à deux-cent cinquante exemplaires numérotés à l'exception de deux, dont un seul en papier plus épais. Au deuxième feuillet on lit: «Formæ alloquendi masculinæ rubeo, fæmininæ viridi colore indicantur. Soit dit entre parenthèses, les formes du tutoiement masculin et féminin données dans ces traductions sont intéressantes, bien que plusieurs d'entre elles aient été corrigées dans les écrits postérieurs du prince. Les trois dialectes vivants d'Espagne mentionnés dans le titre sont le guipuzcoan littéraire, le biscayen de Marquina et le biscayen général, imprimés sur trois colonnes. Dans une autre colonne se trouve le texte de la Vulgate d'après lequel on a traduit.

Ces trois traductions—quoique, nous le verrons, imparfaites—nous sont précieuses, car d'un côté nous savons à quel prototype

il les faut comparer, et, d'un autre côté, elles se recouvrent très exactement, ce à quoi tenait beaucoup Bonaparte quand il publiait des textes comparatifs sur plusieurs colonnes. Ce fut le prince lui-même, qui connaissait déjà assez bien le basque à cette époque — l'étudiant depuis douze ans et ayant déjà fait deux grands voyages en pays basque — qui composa la version guipuzcoane littéraire, et le Père de Uriarte, natif d'Arrigorriaga, qui avait prêché maintes missions dans toute la Biscaye et qui avait fréquenté beaucoup de Biscayens de diverses régions, qui donna les versions en biscayen de Marquina et en biscayen général. Il faut l'avouer, cette brochure, malgré sa beauté typographique, était à refaire: ces trois traductions parurent médiocres aux auteurs eux-mêmes, puisque quatre ans après elles furent rééditées avec des changements importants: cette fois, les deux traducteurs opérèrent chacun de son côté: le prince publia à 250 exemplaires un in-16 de vingt pages intitulé *Le Cantique des Cantiques de Salomon, traduit en basque guipuzcoan, par le Prince Louis-Lucien Bonaparte Londres 1862*, et en même temps voyait le jour *Le Cantique des Cantiques de Salomon, traduit en basque biscayen central, tel qu'il est communément parlé aux environs de Bilbao, et accompagné d'une traduction en basque biscayen littéraire de Marquina, par le P. J. A. de Uriarte. Suivi d'un petit dictionnaire comparatif des dialectes basques et de notes explicatives, par le Prince Louis-Lucien Bonaparte. Londres 1862* (in-16 de trente-six pages, tiré à 250 exemplaires, dont un sur papier fort). Il ne s'agit plus dans ces deux éditions, vous le voyez, de «guipuzcoan littéraire», mais de «guipuzcoan» tout court, plus de «biscayen général», mais de «biscayen central des environs de Bilbao», plus de «biscayen de Marquina», mais de «biscayen littéraire de Marquina». Quant au «petit dictionnaire comparatif» et aux «notes explicatives», Bonaparte annonça dans une lettre inédite à Antoine d'Abbadie qu'elles allaient paraître plus tard, mais cela n'eut jamais lieu et l'on n'en trouve nulle trace dans les papiers du prince. Ces trois traductions peuvent être considérées comme étant les trois précédentes revues et corrigées: dans la suite de ce cours, nous montrerons une à une les différences des rédactions. L'orthographe a été en quelque sorte popularisée, je veux dire rendue presque semblable à l'orthographe espagnole: les *k* ont été remplacés par des *c*, les *z* devant *e* et *i* par des *c*, le *g* guttural, devant *e* et *i*, a été suivi d'un *u*, etc.: bref, l'orthographe n'est plus du tout phonétique, dans ces nouvelles éditions. Bonaparte s'y est montré, au surplus, assez

habile en parlant de «biscayen central tel qu'il est communément parlé aux environs de Bilbao», car la traduction ne nous offre le biscayen d'aucune localité en particulier, mais une manière de κοινὴ, où plusieurs sortes de biscayens centraux s'entremêlent. Quant à sa traduction guipuzcoane, voici en quels termes le prince en fait l'éloge dans une lettre du 2 Septembre 1862 à son confident habituel Antoine d'Abbadie: «..... Je vous remettrai alors..... la seconde édition de ma traduction guipuzcoane (1) littérale (telle que j'entends les traductions bibliques destinées à l'étude comparative des langues.) Cette traduction a servi de base, après avoir été approuvée par le Père Uriarte et par une demi-douzaine de Guipuzcoans pur sang, aux deux autres traductions biscayennes... et à celles de l'édition in-4.º.»

Nous l'avons vu, le prince Bonaparte faisait beaucoup traduire. Il demanda au capitaine des douanes Duvoisin, écrivain labourdin qu'il avait connu dans le pays basque et qui avait entrepris, sur ses instances, de faire passer la Bible entière en labourdin, de traduire en une brochure séparée le *Cantique des Cantiques*, ce qui nous valut en 1859 un in-16 de cinq huitièmes de feuille, tiré à 250 exemplaires, dont un seul en papier épais. Mais, ici encore, nous avons une édition revue: le troisième fascicule de la Bible labourdine, qui parut en 1861, contient à sa place le *Cantique* et nous avons à noter minutieusement les changements que le capitaine Duvoisin introduisit dans cette nouvelle édition; Bornons-nous à dire, aujourd'hui, que Duvoisin n'a écrit dans le labourdin d'aucune localité déterminée: sa langue et son style sont admirables en général; ils sont le produit d'un éclectisme d'ailleurs très cohérent, alors que souvent les écrivains basques usent d'un syncrétisme inter-dialectal assez fâcheux.

Nous voilà donc en présence de quatre versions éditées chacune deux fois. Avant de passer aux versions inédites, il en est une que nous devons mentionner, la version souletine. Le grand informateur de Bonaparte pour le dialecte souletin fut l'abbé Inchauspe, sur le compte duquel il ne tarit pas d'éloges dans ses lettres. Inchauspe avait déjà traduit pour le prince l'Évangile selon Saint-Mathieu, en y joignant de précieuses notes grammaticales, les dialogues gui-

(1) Nous devons avertir le lecteur que nous publions toujours les textes français de Bonaparte avec leurs fautes de français, de ponctuation, d'orthographe et leurs lapsus, bien excusables d'ailleurs, car il ne faut pas oublier que la langue maternelle du prince était l'italien.

puzcoans d'Iturriaga et l'Apocalypse. Cette dernière traduction était accompagnée de notes théologiques, Inchauspe, en prêtre discipliné qu'il était, déférant ainsi aux ordres de l'évêché de Bayonne. Or, les notes mises au bas des textes bibliques avaient le don d'horripiler le prince Louis-Lucien Bonaparte. Il écrit en effet le 13 mars 1861 à son cher Antoine d'Abbadie: «... Mon amour-propre d'éditeur ne se prête pas très volontiers à l'exigeance des notes. Je reconnais au P. Inchauspe un gran talent comme écrivain basque, mais quant à ses notes, comme celles de l'Apocalypse, je ne pense pas qu'on puisse les considérer comme un beau spécimen de théologie chrétienne éclairée. Je pourrais me tromper, mais enfin telle étant ma conviction, je ne vois pas pourquoi je me soumettrais à gâter mes éditions avec des notes qui, je le repete, n'ont aucun mérite d'après moi. De bonnes notes critiques, théologiques, chrétiennes et dignes d'accompagner la parole de Dieu sont bien plus difficiles à écrire qu'on ne le croit en général. Ça va sans dire que je ne prétends émettre que mon opinion personnelle, ce qui au reste est plus que permis quand il s'agit de critiquer des commentaires d'un écrivain particulier. Le texte seul est inviolable, ou les notes qui ont reçu la sanction de l'Eglise. En outre j'ai pour moi l'avis de plus d'un évêque en faveur de l'opinion que les Bibles peuvent très-bien être imprimées sans notes, surtout dans les Pays où le Concile de Trente n'a pas été promulgué, comme ici en Angleterre, pays dans lequel l'Œcuménique seul est invoqué comme faisant autorité absolue. Je suis donc décidé de ne plus entendre parler de notes, et j'espère qu'un jour ou un autre je Trouverai quelque souletin qui voudra bien se charger de cette traduction sans se mêler en rien de l'impression.» Dans une lettre précédente (du 9 novembre 1860), le prince se montrait plus fougueux encore: «... Si vous pouviez, écrivait-il? déterminer le P. Inchauspe à laisser entièrement sur ma conscience le crime immense de faire imprimer la parole de Dieu en basque, il y aurait manière de s'arranger. Je lui obtiendrai très-bien un congé de 5 ans pour s'occuper de la Bible, mais quant aux notes je suis tout-à-fait déterminé de ne pas même en entendre parler, car ou elles sont en général de la plus grande stupidité, ou si elles ont quelque mérite, ce mérite est tellement éclipsé par celui de l'original qu'on devrait selon moi assez respecter pour ne pas prétendre parler mieux que Dieu lui-même, que les hommes du plus grand talent ont l'air de petits enfants à la mamelle quand ils se mêlent de parler en même temps que la Bible. Je dis çela indis-

inctement pour les catholiques et pour le, protestants, qui eux aussi, quoi qu'ils en disent, aiment assez à mêler leur parole à celle de Dieu lui-même.» Enfin il écrivait, toujours à d'Abbadie, le 8 août 1861: «Quant à moi, je ne veux absolument avoir rien à faire avec des évêques français et surtout avec celui de Bayonne. Je me considère tout à fait en dehors de leur autorité. Si je croyais que la parole de Dieu avait besoin pour être imprimée d'être soumise à une autorité quelconque, ce ne serait qu'à Rome que je m'adresserai et non pas à des ecclésiastiques qui quoique évêques s'occupent beaucoup plus de conspirations que de religion. »Quoi qu'il en soit de cette diatribe, l'abbé Inchauspe préféra ne pas déplaire à l'évêque de Bayonne Monseigneur Lacroix, et le prince demanda à d'Abbadie de lui procurer un autre traducteur souletin. Ce fut, Jean-Baptiste Archu, originaire de la Soule, inspecteur primaire à La Réole et connu comme assez bon écrivain et médiocre grammairien basque, que d'Abbadie désigna. Bonaparte le chargea aussitôt de la traduction du *Livre de Ruth*, de la *Prophétie de Jonas* et du *Cantique des Cantiques*. Il ne semble pas lui avoir enjoint de se servir de telle ou telle édition de la Bible, mais il lui imposa une orthographe bien déterminée et lui fit à ce sujet une dizaine de recommandations: 1.°, abolition du *gh* proposé naguère par Chaho (*gizun* par exemple et non pas *ghizun*); 2.°, emploi constant du *k* pour noter la gutturale sourde (élimination par conséquent du *c* et du *qu*); 3.°, emploi constant du *z* pour noter la sifflante sourde; 4.°, emploi du digramme *ch* pour représenter le son du *ch* français et 5.° du trigramme *tch* pour le son du *ch* espagnol; 6.°, *ts* au lieu de *x*; 7.°, *ou* au lieu de *u* pour le son de l'ou français [prescription malheureuse à notre avis]; 8.°, «les sons particuliers du *s* et du *z* souletins, ou les sons doux correspondants du *s* et du *z* ordinaires seront toujours soulignés»; 9.°, emploi du traitement respectueux au lieu du traitement indéfini dans le verbe, par exemple *düzü* et non pas *dü*, pour traduire *il* ou *elle* (l') *a* quand on s'adresse à quelqu'un qu'on ne tutoie pas; 10.°, pas de mélange de labourdin, ni de basnavarrais, ni de mixain: ce que veut le prince, c'est du souletin commun de 1861, pas autre chose, et l'usage de mots employés en Soule, même quand ils sont d'origine française ou espagnole [le prince aurait pu ajouter ou béarnaise], et alors même que d'autre, dialectes en posséderaient les équivalents euskariens.—Muni de ces indications, Archu, lequel désirait devenir inspecteur d'Académie et qui supputait que pour parvenir à ce poste l'appui éventuel du cousin

germain de l'Empereur n'était point négligeable, se mit vaillamment à la besogne, et le 11 octobre 1861 le prince était en possession des manuscrits souletins de Jonas, de Ruth, et du Cantique. Ces traductions parurent. (Voir le n.º 647 du remarquable *Essai d'une Bibliographie de la Langue basque* de M. Julien Vinson, qui donne l'ouvrage comme ayant été édité en 1888 à Bayonne par les soins de la Société biblique, autorisée à ce faire par Bonaparte.).....

Nous voici donc en présence de cinq traductions du Cantique. Le prince Bonaparte—vous le savez—est le premier qui ait distingué deux dialectes bas-navarrais, et, à l'intérieur de chacun d'eux, il considérait d'une part le cizain comme étant ce qu'il appelait le «représentant légitime» du bas-navarrais oriental, et d'autre part, le baïgorryen comme étant le «représentant légitime» du bas-navarrais occidental. Après avoir, pour le cizain, eu recours à Salaberry d'Ibarrole, qui traduisit médiocrement, mais avec circonstances atténuantes, l'Évangile selon Saint-Mathieu, il s'adressa à un prêtre, l'abbé Casenave, indiqué par le fidèle Antoine d'Abbadie, et que, dans une lettre inédite à ce dernier du 3 février 1862 il déclare lui paraître «on ne peut plus fort dans cette espèce de basques qu'il désire. Il lui fit exécuter plusieurs traductions, entre autres celle du *Cantique*, qu'il reçut à la date précitée. Elle n'a jamais paru. Nous en avons, en vue de ce cours, copié minutieusement le manuscrit original qui se trouve à Pampelune.

Il est pourvu d'abondantes notes théologiques en basque, Bonaparte, qui ne devait pas avoir l'intention de le publier, ayant dû sur ce point laisser Casenave agir à sa guise, à moins que ce ne soit par crainte de ne pas trouver un autre traducteur. A quelques détails près, c'est un bon spécimen de cizain, ainsi que nous le montrerons dans les leçons suivantes, en expliquant comparativement toutes les versions.

La traduction bas-navarraise occidentale de Baïgorry, également inédite, est due à l'abbé Tribarnégaray, originaire de cette localité. Nous en avons transcrit l'original à Bilbao, dans la Bibliothèque de la Députation provinciale de Biscaye. Elle doit dater de 1868, si j'en juge par une lettre d'Iribarnégaray à Bonaparte datée du 8 juillet 1868, et que m'a obligeamment communiquée l'abbé de Azkue, à qui la princesse Clémence Bonaparte l'avait donnée. Dans cette lettre, Iribarnégaray s'exprime ainsi: «J'accepte la proposition que vous me faites pour la traduction en Baïgorrien des quatre livres indiqués dans votre lettre. Je me mettrai à l'œuvre

dès demain.» Or, ces quatre livres ne peuvent être que *Ruth*, *Jonas*, le *Cantique* et probablement *l'Apocalypse*. Cette traduction, légèrement inférieure à celle de Casenave, ne contient pas de notes théologiques, mais, de ci-de-là, quelques notes grammaticales et lexicales, ce qui vaut mieux pour le but que nous nous proposons. Sensiblement différente, quant à la phonétique, au verbe, à la déclinaison et au vocabulaire de la version bas-navarraise orientale cizaine de Casenave, elle nous aide à comprendre le bien-fondé de la division bonapartienne du bas-navarrais en deux dialectes, légitimité à laquelle ne semblent pas avoir assez pris garde certains bascolgnes récents.

Pour terminer de dénombrer nos versions, il nous faut revenir en Espagne. Le dialecte guipuzcoan, que préférait le prince au point qu'il a été jusqu'à dire qu'il était synonyme de «langue basque» tout court quand on ne spécifiait pas autrement, est représenté par deux éditions d'une traduction composée par le prince lui-même. Or il y avait à cette époque pénurie de traducteurs guipuzcoans, si bien que Bonaparte se vit obligé de faire traduire la Bible entière en guipuzcoan par un Biscayen dont nous avons dit un mot, le P. Uriarte. Cependant il eut la bonne fortune de rencontrer à Fontarabie un instituteur, Claudio Otaegui, originaire de Cegama, dans le Guipuzcoa méridional. Il en fit un traducteur, dont les services le contentèrent sans doute, puisqu'il le loue dans une note de son mémoire sur le barque des environs d'Irun et de Fontarabie. Entre autres traductions, il lui fit exécuter celle du *Cantique*. On peut en consulter le manuscrit-car elle ne fut point imprimée-à St. Sébastien, dans la Bibliothèque de la Députation provinciale de Guipuzcoa. C'est une bien méchante traduction: Otaegui, d'une pudibonderie excessive, intercale des gloses dans son texte, ajoute et retranche suivant son bon plaisir. Mais il lui sera beaucoup pardonné en égard à la multitude de phénomènes phonétiques curieux dont sa traduction fourmille.

Enfin, voici une dernière version, en dialecte baztanais, due à la plume de Bruno Etchenique. Elle fut achevée en 1862. On peut en lire le manuscrit à Pampelune. Elle possède sur les autres versions manuscrites l'avantage d'être fort lisible, d'abord parce qu'elle est calligraphique, ensuite parce que l'encre n'en a guère pâli. Le prince y fit quelques corrections à l'encre violette, les unes orthographiques, les autres lexicologiques. Ce n'est pas qu'il eût spécialement étudié sur place ce dialecte, mais il avait d'autres traductions d'Et-

chenique, il, le vit souvent dans le pays basque et correspondit avec lui. Ce dialecte de Baztan nous intéressera beaucoup. Dans son Verbe, daté de 1869 mais achevé d'imprimer à la fin de 1871, le prince le considère comme pouvant être rattaché indifféremment au labourdin ou au haut-navarrais septentrional, mais à partir de 1881 il le classa définitivement comme labourdin, ce qui ne saurait surprendre, car, d'une part, pendant fort longtemps le Baztan dépendit ecclésiastiquement de l'évêché de Bayonne et d'autre part, chacun sait que les intermariages ne sont pas rares de Baztanais et Labourdins, comme aussi de Baztanais et Bas-navarrais occidentaux, dont les parlers ne diffèrent pas énormément des parlers labourdins. Et cet état de choses tient à ce que les Basques de la frontière se considèrent en général, à un degré peut-être plus grand que leurs congénères, comme étant Basques avant d'être Français ou Espagnols.

Ainsi, et pour tout résumer, nous aurons à étudier quatre versions biscayennes, trois guipuzcoanes, trois labourdines (dont une baztanaise), une bas-navarraise occidentale, une bas-navarraise orientale, et une souletine. Et pourtant, il s'en faut que tous les grands dialectes basques soient représentés: dans cette liste ne figurent en effet ni le haut-navarrais septentrional, très typique, de la vallée d'Ulzama, ni le haut-navarrais méridional, ni l'aézcoan, ni le salazarais, ni le roncalais, et j'en passe. A quoi cela tient-il? Le prince Bonaparte, à la chute de l'Empire, se trouva presque sans ressources, car il vivait jusqu'alors d'un revenu de 130.000 francs qui lui venaient de ses titres de sénateur et d'Altesse ayant rang à la cour et inscrit sur la liste civile de l'Empereur. Il dut donc renoncer à ses excursions linguistiques, à ses traductions, qu'il rémunérait assez largement, et dut restreindre ses publications. C'est, là qu'il faut rechercher—croyons-nous—la principale cause de l'absence du Cantique dans les dialectes sus-mentionnées. Mais, heureusement, ils sont représentés, soit comme manuscrits, soit comme imprimés, par des documents assez abondants, sauf l'ulzamais qui n'offre qu'un petit catéchisme. En outre, le dictionnaire et la morphologie de M. de Azkue—cette dernière en cours de publication—complètent assez considérablement les trouvailles de Bonaparte concernant ces parlers navarrais. Il nous faudra donc utiliser toute; ces données: chaque fois qu'un mot, un morphème ou quelque fait phonologique de ces dialectes pourra nous aider à comprendre tel ou tel mot ou forme de nos versions, nous ne manquerons pas d'en tirer

parti. Pour le basque, si peu connu, de la vallée d'Ulzama, le Père Intza, qui l'a particulièrement étudié, voudra bien, avec son amabilité coutumière, nous faire profiter de ses connaissances: il a déjà eu l'obligeance de nous communiquer un petit catéchisme, paru à Pampelune en 1906, écrit en ulzamaï par des prêtres de la vallée d'Ulzama et différant assez sensiblement quant à la langue du catéchisme manuscrit traduit du P. Astete auquel nous faisons allusion tout-à-l'heure et que Tornaria, instituteur à Iraizoz; traduisit pour le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Comment procéderons-nous dans l'explication de nos textes? Nous comptons écrire au tableau, une à une, chaque phrase de nos treize versions. Puis il faudra prendre chaque mot en particulier et en faire une étude comparative, c'est-à-dire en faire la description et, si possible l'historique en se demandant s'il est vraiment basque on emprunté, s'il possède des synonymes, si on lui connaît des variantes non employées dans nos versions, en constater la place dans la phrase, et rechercher si elle ne pourrait pas être autre. Ensuite, nous devons étudier le groupe de mots, la phrase, les groupes de phrases, etc. Nos traducteurs nous présenteront une grande variété de phénomènes: les uns ont été visiblement embarrassés pour traduire tel ou tel mot, tel ou tel passage, alors que les autres au contraire ont vaincu avec aisance les mêmes difficultés. Et nos confrontations seront d'autant plus instructives, que, à part Uriarte et Bonaparte, qui ont collaboré, les cinq autres traducteurs ont travaillé chacun de son côté, sans s'influencer. Et à part Bonaparte, Uriarte et Duvoisin qui déclarent expressément avoir suivi la Vulgate—encore que ce dernier, dans une lettre au prince, affirme ne s'être pas asservi à ce modèle—les autres traducteurs ont pris pour modèle diverses éditions de la Bible. Il nous a été d'ailleurs impossible dans beaucoup de cas, de voir de quelles éditions ils se sont servi. L'essentiel, c'est que nous comprenions bien toujours—ou que nous nous efforçons de comprendre—ce que signifie littéralement chaque phrase dialectale basque. Ici encore, les traductions s'éclaireront les unes les autres.

A notre grand regret, nous nous verrons obligé, en transcrivant au tableau chaque version, d'en unifier l'orthographe. Sans cela nos démonstrations en seraient démesurément compliquées. Un exemple suffira à le montrer. Devant *e* et *i* Etchenique et Otaegui notent la gutturale sourde par *qu*, et Bonaparte ainsi qu'Uriarte procèdent de même dans les deuxièmes éditions de leurs traduc-

tions, alors que dans les premières ils notaient le même phonème par *k*, ce que font aussi Iribarnégaray, Duvoisin et Casenave. Dix autres exemples de la même anarchie pourraient être cités. Nous unifierons donc l'orthographe, mais laquelle adopter? A l'heure actuelle, il existe deux orthographes principales en basque, celle du journal *Eskualduna*, qui paraît hebdomadairement à Bayonne, tire à plusieurs milliers d'exemplaires et n'a guère que des lecteurs basques-français, et celle du journal *Ar'gia* qui paraît hebdomadairement à Saint-Sébastien, à plusieurs milliers d'exemplaires également. Les livres qui sont publiés dans le pays basque français suivent en général l'orthographe de *l'Eskualduna*, et ceux, beaucoup plus nombreux, qui voient le jour chez les Basques espagnols, celle d'*Ar'gia*. De plus, cette dernière avait été préconisée par l'Académie de Langue basque. C'est celle-là que nous suivrons, elle ne saurait guère dérouter les Basques de France, puisqu'elle ne diffère de l'orthographe qu'ils emploient que sur deux points, 1.^o, substitution de *l'x* au digramme *ch* pour transcrire la chuintante, et 2.^o usage de *l'r* surmonté d'un accent aigu pour transcrire *l'r* fort généralement noté par *deux*. De plus, nous' indiquerons les *t*, les *d* et les *l* mouillés par un tilde placé au-dessus de ces lettres (par analogie avec *l'n* tildé de *España* par exemple), au lieu de marquer le mouillement par une apostrophe.

Quant au *Cantique des Cantiques* lui-même, nous nous garderons bien d'en faire l'exégèse. C'est l'un des livres les plus célèbres et en même temps les plus obscurs de la Bible. Son interprétation a donné lieu à de nombreuses controverses, dont nous ne parlerons pas ou dont nous parlerons le moins possible.

Ce poème a été beaucoup utilisé par les littérateurs qui l'ont paraphrasé de diverses manières. Vous vous souvenez de la paraphrase d'Edmond Rostand dans la scène cinq du premier tableau de la Samaritaine: tout ce qui dans les éditions de la Samaritaine, est imprimé en italiques, est une imitation libre de divers passages du Cantique, par exemple cette tirade que le poète met dans la bouche de Photine:

*Mon bien-aimé—je t'ai cherché—depuis l'aurore,
 Sans te trouver—et je te trouve—et c'est le soir;
 Mais quel bonheur! il ne fait pas-tout à fait noir:
 Mes yeux encore
 Pourront te voir.*

*Ton nom répand—toutes les huiles—principales,
 Ton souffle unit—tous les parfums—essentiels,
 Tes moindres mots—sont composés—de tous les miels
 Et tes yeux pâles
 De tous les ciels.*

*Mon coeur se fond—comme un fruit tendre—et sans écorce
 Oh! sur ce coeur—mon bien-aimé—qui te cherchait!
 Viens te poser—avec douceur—comme un sachet,
 Puis avec force
 Comme un cachet!*

Eh bien! on peut se rendre compte par ce passage que, à l'exclusion de quelques mots évidemment intraduisibles en basque, les traducteurs ont eu affaire à un texte relativement facile. La traduction de l'Apocalypse est autrement ardue. Les phrases courantes, que l'on peut se trouver avoir l'occasion d'émettre quotidiennement, abondent dans le Cantique, encore que ce soit un poème très littéraire. En tout cas, la plus grande partie de la phonétique, presque toute la morphologie et un grand nombre de vocables usuels pourront être étudiés dans nos traductions. Rien souvent, il faut l'avouer, nous nous trouverons en présence de difficultés qu'il nous sera impossible de vaincre. C'est que le basque est difficile et que la bascologie—bien que de vrais savants s'y adonnent à l'heure actuelle avec ardeur et persévérance—est beaucoup moins avancée que beaucoup d'autre: branches de la linguistique, Mesdames et Messieurs, nous aurons besoin de votre indulgence et de votre collaboration pour essayer de mener à bien la tâche que nous nous sommes, peut-être témérairement, proposée.

GEORGES LACOMBE.